

# La petite sœur

En gardant ses douze cochons  
Ainsi que leur mère qui grogne,  
Et du groin laboure, cogne,  
Derrière ses fils folichons,

La sœurette, bonne d'enfant,  
Porte à deux bras son petit frère  
Qu'elle s'ingénie à distraire,  
Tendre, avec un soin émouvant.

C'est l'automne : le ciel reluit.  
Au long des marais de la brande  
Elle va, pas beaucoup plus grande,  
Ni guère plus grosse que lui.

Ne s'arrêtant pas de baiser  
La petite tête chenue,  
Sa bouche grimace, menue,  
Rit à l'enfant pour l'amuser.

Elle lui montre le bouleau ;  
Et lui dit : « Tiens ! la belle glace ! »  
Et le tenant bien, le déplace  
Pour le pencher un peu sur l'eau.

Et puis, par elle sont épiés

Tous les désirs de ses menottes ;  
Elle chatouille ses quenottes,  
Elle palpe ses petits pieds.

Sa chevelure jaune blé  
Gazant son œil bleu qui l'étoile,  
Contre le soleil fait un voile,  
Au baby frais et potelé.

Ils sont là, parmi les roseaux,  
Dans la Nature verte et rousse,  
Au même titre que la mousse,  
Les insectes et les oiseaux :

Aussi poétiques à l'œil,  
Vénérables à la pensée !  
Double âme autant qu'eux dispensée  
De l'ennui, du mal et du deuil !

Par instants, un petit cochon,  
Sous son poil dur et blanc qui brille,  
Tout rosâtre, la queue en vrille,  
Vient vers eux d'un air drôlichon.

Il s'en approche, curieux,  
Les lorgne comme deux merveilles,  
Et repart, ses longues oreilles  
Tapotant sur ses petits yeux.

Et puis, c'est un lézard glissant,

Ou leur chienne désaccroupie,  
Éternuant, tout ébaubie,  
Pendant son grattage plaisant.

Alors la sœur dit au petiot  
Dont l'œil suivait un vol de mouche :  
« Regarde-la donc qui se mouche  
« Et qui s'épuce — la Margot ! »

Au souffle du vent caresseur  
Chacun fait son bruit monotone :  
Ce qu'elle dit — ce qu'il chantonne :  
Même vague et même douceur !

Entre des vols de papillons  
Leur murmure plein d'indolence  
S'harmonise dans le silence  
Avec la chanson des grillons.

Mais le marmot que le besoin  
Gouverne encore à son caprice  
Crie et réclame sa nourrice  
En agitant son petit poing.

Ses pleurs sont à peine séchés  
Qu'il en reperle sur sa joue...  
La sœurette lutine et joue  
Avec ces chagrins si légers.

À mesure qu'il geint plus fort,

Que davantage il se désole,  
Sa patience le console  
Avec plus de sourire encor.

Le tourment de l'enfant navré  
A grossi les larmes qu'il verse...  
Elle le berce — elle le berce,  
Le pauvre tout petit sevré !

Elle l'appelle « son Jésus ! »  
Le berce encore et lui reparle,  
Tant qu'elle endort le petit Charles,  
Mais l'âge reprend le dessus.

Elle est fatiguée, elle a faim.  
Elle va comme une machine,  
Renversant un peu son échine  
Sous ce poids trop lourd à la fin.

L'enfant recommence à crier :  
Sa sœur met sa force dernière  
À le porter — taille en arrière  
Que toujours plus on voit plier.

C'est temps qu'il ne dise plus rien !  
Sur sa capote elle le pose,  
Et pendant qu'il sommeille, rose,  
Elle mange auprès, va, revient,

D'un pied mutin, vif et danseur.

Et quand le petiot se réveille,  
Il retrouve toujours pareille  
La Maternité de sa sœur.

Maurice Rollinat (1846–1903)